



manège
scène nationale - reims

© Arthur Ballan

SOLO

BRICE LEROUX

SOLO

CRÉATION DU 14 AU 17 MARS 2018 À L'ADC DE GENÈVE (CH)

Chaque pièce de Brice Leroux explore la perception du temps et du mouvement.

Basée sur une écriture minimaliste et rigoureuse, sa démarche entretient un rapport de fascination avec la répétition du mouvement, la lumière, les compositions musicales aux rythmiques fortes, et la géométrie des formes.

En 1999, Brice Leroux créait *Drum-Solo*, sur des percussions de Steve Reich, et jetait les bases de ses recherches chorégraphiques. Par un jeu de clair-obscur et une chorégraphie rappelant certains états de transe, il bouleversait déjà, de façon hypnotique, la perception du corps dans le temps et l'espace.

Presque vingt ans après, il choisit de réinterroger et retraverser cette pièce, prenant en compte le passage du temps et les changements de son propre corps, dans un nouvel environnement visuel et sonore. Retrouver certains états de corps, composer l'ensemble des contraintes chorégraphiques et visuelles, tels sont les enjeux de ce spectacle.

Dans un rythme crescendo qu'il a lui-même créé, Brice Leroux joue des lumières et de la matière du costume pour laisser transparaître un geste minutieux. D'une danse ondulatoire et tremblante, un état irrationnel est créé sur scène à partir d'éléments très rationnels voire mathématiques.

En activant toutes les combinaisons possibles d'une variation réduite de mouvements, le chorégraphe désoriente les regards, aiguise les perceptions du public. Le corps ne semble plus être ce qu'il est réellement. Des sensations hypnotiques fortes émanent, mettant les sens en transe.

Lorsque les lumières du théâtre se rallument, les spectateurs ne sont plus sûrs de ce qu'ils ont vu ou cru voir...

ÉQUIPE

Direction artistique, chorégraphie, interprétation

Brice Leroux

Assistante artistique Violeta Vitanova

Création musicale Brice Leroux en collaboration avec Mathieu Diemert

Collaboration à la scénographie

Christian Boulicaut

Costume Laura Chobeau

Régie générale et lumière Paul Galeron

Régie son Mathieu Diemert

PRODUCTION

Production déléguée manège, scène nationale - reims

Coproductions Théâtre 71 – Scène nationale de Malakoff ; Espaces Pluriels – Scène conventionnée de Pau ; manège, scène nationale – reims

Avec le soutien de la DRAC Grand Est et de l'Association Beaumarchais-SACD

Création musicale réalisée avec le soutien et en résidence à Césaré, Centre National de Création Musicale de Reims

Résidences de création au manège, scène nationale – reims et à Théâtre 71, Scène nationale de Malakoff

LA PIÈCE INITIALE *DRUM-solo* (1999)

CHORÉGRAPHIE ET MUSIQUE

Dans *DRUM-solo*, le mouvement est réduit au rythme, une oscillation constante des différentes parties du corps. En variant constamment en vitesse et amplitude, cette oscillation commence par les genoux, puis remonte lentement, se propageant dans le reste du corps, pour finalement devenir, en se réduisant et en s'accéléralant un tremblement. Sur le martèlement répétitif de Steve Reich, compositeur minimaliste inspiré par les rythmes cérémoniels africains, Brice Leroux construit progressivement un état qui relève de la transe.

COSTUME

Le costume est d'une grande simplicité (pantalon et pull blancs) mais le choix du tissu reste minutieux. Sa fluidité, son poids, son épaisseur ou encore sa coupe sont sélectionnés pour mettre en valeur, dans son mouvement, les plis et les ombres, soulignant ainsi la plus infime des oscillations du corps.

LUMIÈRES

Posté devant un rectangle blanc de lumière, il décline les éclairages entre figure et fond, blanc sur noir, noir sur blanc... mettant tantôt en valeur les détails des mouvements du corps quand il est éclairé, tantôt leur forme globale, en négatif... Le passage d'un effet à l'autre, si progressif que quasi-imperceptible, provoque des effets d'optique liés à la persistance rétinienne.

Brice Leroux impose un noir absolu dans les théâtres, de sorte que seule la figure et le fond sont visibles dans l'espace, éclairés et appréhendés par l'œil du spectateur à des seuils à la limite du perceptible. Le spectateur perd ainsi progressivement le sens de l'espace et de sa distance au sujet. Il perd aussi le sens du temps, face au flux continu et sans événement de la transformation progressive du sujet. Le corps perd peu à peu de sa matérialité pour devenir une pure information visuelle, immatérielle.

CONDITIONS TECHNIQUES MINIMALES

Noir absolu au plateau et en salle impératif au bon déroulement du spectacle

Prémontage d'une boîte noire la veille de l'arrivée de la compagnie

Dimensions minimales du plateau (en cas de problème, nous contacter)

Ouverture au Cadre : 8m

Ouverture mur à mur : 10m

Profondeur : 10m

Hauteur : 6m

CALENDRIER DE TOURNÉE

14 au 17 mars 2018, ADC, Genève, **CREATION**

20 mars 2018, manège, scène nationale - reims

17 mai 2018, Espaces pluriels, Scène conventionnée de Pau

10 & 11 janvier 2019, Théâtre 71, Scène nationale de Malakoff

BIOGRAPHIE

BRICE LEROUX

Brice Leroux est un chorégraphe français né en 1974. Il a étudié la danse au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse à Lyon, à l'American Dance Festival de Durham, et auprès des danseurs de Trisha Brown et Merce Cunningham à New York.

Il s'installe en 1994 à Bruxelles, et devient, deux ans durant, interprète auprès d'Anne Teresa de Keersmaeker.

Dès 1996, il se consacre à ses recherches chorégraphiques, multipliant dans un premier temps des performances uniques, basées sur un travail d'improvisation structurée dans des lieux et situations particulières.

Depuis 1998, il affirme un travail d'écriture minutieuse et précise, et crée des pièces destinées aux théâtres. Il développe des « processus compositionnels » qui exposent exhaustivement toutes les combinaisons possibles d'une variation réduite de mouvement, et l'étude des déplacements et les relations dans l'espace. Il cherche ainsi à aiguïser l'œil du spectateur qui doit sans cesse traquer « la différence dans le même » pour pouvoir en suivre le déroulement.

Ces principes sont fondateurs et déclinés dans ses créations, qui sont, depuis 1999 :

1999	CONTINUUM - solo et duos sur place
1999	DRUM - solo
2000	GRAVITATIONS - Duo
2002	GRAVITATIONS - Quatuor
2004	QUASAR - Quatuor
2006	QUANTUM - Quintet
2009	SOLO #2 - Fréquences
2011	FLOCKING - Trio
2012	FLOCKING - Quintet

Les spectacles de Brice Leroux ont été accueilli et soutenus par de nombreuses structures et festivals entre 1999 et 2012.

En France : Maison de la Culture d'Amiens, L'Artchipel - Scène Nationale de Basse-Terre - Guadeloupe, Centre Chorégraphique National de Belfort, Théâtre National de Bordeaux, Maison de la Culture de Bourges, Le Chanel - scène nationale de Calais, L'Apostrophe - Scène Nationale de Cergy Pontoise, L'Echangeur - CDC Hauts de France - Château Thierry, Le Trident Scène nationale - Cherbourg, Festival Nouvelle Scène - Dijon, L'Hippodrome - Scène Nationale de Douai, Centre Chorégraphique National du Havre, Centre Pompidou Metz, Le Lieu Unique - Nantes, Théâtre Odéon - Nîmes, Théâtre - Scène Nationale d'Orléans, Festival d'Automne - Paris, Théâtre de la Ville - Paris, manège scène nationale - reims, Théâtre National de Bretagne - Rennes, La Coursive - Scène Nationale de La Rochelle, Festival Automne en Normandie - Hangar 23 - Rouen, La Passerelle - Scène Nationale de Saint Brieuc, Centre Chorégraphique National de Tours,...

En Europe et à l'international : **Allemagne :** Tanz im August - Berlin, Mousonturm - Francfort, Pumpenhaus - Munster / **Autriche :** Impulstanz, Vienne ; Tanzquartier Vienna, Sommer Szene, Salzburg / **Belgique :** De Singel - Anvers, Cuultur Centrum Berchem - Anvers, Kunstenfestivaldesarts - Bruxelles, Rosas performance space - Bruxelles, Charleroi Danses - Bruxelles / Charleroi, Dans in Kortrijk - Courtrai, Cuultur Centrum - Eeklo, Vooruit - Gand, Cuultur Centrum - Genk, Festival Klapstuk - Louvain, STUK - Louvain, De Velinx - Tongeren, Cultuur Centrum - Tournhout, Cuultur Centrum - Strombeek, ... / **Canada :** Festival Transamériques - Montréal / **Croatie :** Eurozak Musée National d'Art Moderne de Zagreb / **Espagne :** Teatro Central - Seville / **Italie :** Aumunial Festival - Castiglioni / **Pays-Bas :** De Brakke Grond, Amsterdam / **Portugal :** Centro Cultural Belem, Lisbonne / **Suisse :** Dampzentrale - Berne, ADC - Genève

REVUE DE PRESSE

Sélection de critiques sur le travail de Brice Leroux. Une version complète de la revue de presse est disponible sur demande.

SUR SOLO (2018)

La Terrasse, 23/02/18 – texte de Delphine Baffour

Près de vingt ans après sa création, Brice Leroux revisite l'hypnotique *Drum-solo*.

Il y a chez Brice Leroux quelque chose de François Morellet ou de Julio Le Parc. En tous cas de cet art cinétique qui place la perception au centre de ses œuvres, jouant de la lumière, du mouvement et des effets d'optique pour leurrer la rétine de ses spectateurs. Quelque chose aussi de la danse minimaliste, répétitive, envoûtante et mathématique de Lucinda Childs ou d'Anne Teresa De Keersmaeker. Si, dans le C.V. du chorégraphe français, on ne détecte pas de formation en arts visuels, la seconde filiation semble, elle, plus naturelle. Celui-ci a en effet étudié quelque temps à New York auprès d'élèves de Merce Cunningham et Trisha Brown, puis a été pendant deux années interprète de Rosas.

Des principes fondateurs explorés de pièce en pièce

Créé en 1999, *Drum-solo* jetait les bases de la recherche chorégraphique de Brice Leroux : écriture extrêmement minutieuse, variations infimes d'une palette de mouvements, géométrie des formes, compositions musicales fortes et jeux de lumière ajoutant au trouble de la perception du geste. Près de vingt ans plus tard, il revisite cette œuvre fondatrice avec de nouveaux environnements visuels et sonores, prenant en compte le passage du temps. Si les percussions de Steve Reich sont remplacées par une création musicale personnelle, on retrouve une danse ondulatoire, tremblante, qui dans sa répétition conduit jusqu'à la transe. Le danseur-chorégraphe sachant comme nul autre rendre visibles les moindres oscillations de son corps, aiguïser les perceptions du public tout en désorientant son regard, *Solo* promet d'être une nouvelle fois d'une beauté hypnotique.

Télérama, février 2018 – texte de Rosita Boisseau

Le retour du danseur et chorégraphe Brice Leroux est une surprise et une excellente nouvelle. Les souvenirs de différentes de ses pièces comme *Gravitations (quatuor)* ou *Quantum (quintet)* restent tatoués dans la mémoire. Son rapport puissant et insolite à l'obscurité, à l'illusion et aux jeux d'optique, signait une œuvre palpitante et unique. Le voilà, vingt ans après la création de son *Drum (solo)*, dans une variation intitulée tout simplement *Solo*. Il s'y love dans un nouvel environnement plastique et sonore pour faire surgir des flots d'images, résultats d'opérations lumineuses quasi alchimiques. Au cœur de son propos, le corps en mouvement devenu le moteur d'un vertige irrépressible, pas loin d'une transe. A redécouvrir.

Danser canal historique, Mars 2018

Article de Gérard Mayen

Deux décennies après sa création, réapparition d'une pièce fondatrice, qui affole la perception du spectateur, jusqu'à le faire douter de ce qu'il voit.

Tout serait simple si nous n'avions pas appris que c'est le regardeur qui fait le spectacle. Or rien n'est simple au moment de découvrir le solo Drum de Brice Leroux. Celui-ci consiste en une revisitation de Drum-solo, de ce même chorégraphe interprète, créé voici presque vingt ans. Soit une expérience très marquante, dans un Théâtre de la Bastille qui était alors l'un des chaudrons à audaces de la (soit-disant) non-danse.

Drum-solo creusait très profondément l'un des sillons féconds de cette époque : celui qui renvoyait le spectateur à un questionnement de sa propre fonction perceptive. S'il en était besoin, on se rendait compte que rien dans un spectacle ne fait sens (ni même impact pour commencer), qui n'en passe par l'implication active du spectateur. Cette implication est tissée de référents culturels, symboliques. Mais aussi d'une vibration très directement corporelle pour commencer. En termes plus savants, c'est ce qu'on appelle l'empathie kinesthésique, corporellement à l'oeuvre entre le spectateur et le performeur.

On va y revenir pour tenter de décrire Solo, de Brice Leroux. Mais il faut tout d'abord préciser que l'auteur de ces lignes n'avait pas assisté à une représentation de Drum-solo en son temps (1999). A l'inverse, il a pu voir toutes les pièces qui s'initièrent dans ce geste fondateur, et en découlèrent par la suite : Gravitations, Quasar, Quantum, etc, firent de Brice Leroux un repère cardinal d'une pratique chorégraphique de la stricte répétition doublée d'une variabilité à l'infini, oeuvrant dans des cadres perceptifs resserrés à l'extrême.

Il y eut à vivre un formidable étourdissement visuel dans ce parcours de Brice Leroux. La rigueur la plus extrême y conduit à une échappée la plus grisante pour un regard à ce point dirigé qu'il finit, paradoxalement, par lâcher prise. Dès qu'on approche l'art de Brice Leroux, tout un rétro-discours opère, qui balaye ces années et ces oeuvres. Cela se nimbe de l'énigme rajoutée de plusieurs années de retrait

des scènes, survenu après tant de succès. Bref, comment aborder Solo en 2018 ?

Le fera-t-on en feignant d'y porter un regard vierge sur une proposition neuve ? Elle est cela, en partie, puisque repensée, et parce que pure découverte pour une bonne part du public qui n'a pas suivi toute l'histoire qu'on vient d'évoquer. Cela notamment du fait que bien des spectateurs sont trop jeunes à cet égard ; fort heureusement. Ou bien, va-t-on assumer toute la part d'histoire et de discours dont est fait notre savoir sur Brice Leroux, inévitablement ? Mais cela tandis que, toutefois, on n'a pas de souvenir personnel direct du Drum-solo de 1999. C'est ce choix de positionnement qui n'est pas simple.

Pour bien marquer ces choses, c'est une confrérie d'anciens producteurs et programmateurs fidèles qui s'est réunie autour de l'ancien camarade Leroux pour lui permettre cette reprise. Quand on est spectateur professionnel, on n'échappe pas aux codes qui en découlent, pour un soir de première. Cela se passe au Manège, scène nationale de Reims. La salle est fort vaste. Cela contribuera à un sentiment de distance par rapport à un objet scénique occupant un emplacement très restreint, et très fixe, sur le plateau.

Or, dans le cas donné, cette distance semble particulièrement favorable à l'expérience qu'on s'apprête à vivre. Du reste, d'autres éléments sont très cadrés : les spectateurs doivent patienter pour pénétrer les uns après les autres, par groupes de dix, dans la salle. Ils y sont dirigés, impérativement, vers des places qui leur sont strictement désignées. Les travées sont plongées dans une profonde obscurité. On y est guidé à la lampe torche. Rien de cela ne relève du gadget interactif de certaines propositions qui conditionnent le comportement du public.

Pour Solo, tout cela relève d'une rigoureuse mise en place des paramètres spatiaux, physiques, d'un dispositif de regard entre la scène et la salle. Il faudra patienter un assez long moment avant qu'une action se fasse perceptible au plateau. Tout du moins, qu'une forme y fasse son apparition – c'est vraiment le mot, dans ce cas – au ras du doute de

l'imperceptible. Autant que visuelle, Solo prodigue une expérience de la temporalité. La pièce est assez brève, mais l'écoulement de ses quarante minutes s'y donne à éprouver avec une densité qui la situe à l'opposé de la fugacité. On ne la ressent ni longue, ni courte, mais creusée dans une bulle de temporalité flottant dans un ailleurs.

Ce transport est aussi celui du son. Une forte modification s'est produite à l'égard de ce qu'était Drum-solo en 1999, lequel portait rien moins que le titre de la pièce musicale de Steve Reich qui le sous-tendait. Même sans y avoir été, on entend d'ici la directivité rythmique que cela devait procurer. Aujourd'hui, le son de Solo a été travaillé par le chorégraphe lui-même (avec la collaboration de Mathieu Diemert). Dès lors il s'agit d'une progression très patiente d'un battement très profond, organique, tout dans la matité de ce qu'une oreille pourrait percevoir d'un cœur à travers une cage thoracique. Encore un creusement.

Puis c'est à l'oeil de se tendre, de creuser, une fois qu'une découpe verticale de blanc éclairé s'est dessinée nettement, avec l'aspect d'un écran, comme suspendu on ne sait trop où au cœur du volume scénique. Sur cette surface viendra à vibrer, très progressivement, une suggestion de contours, de tremblés, de frissonnements. On se persuade qu'il s'agit de Brice Leroux, danseur.

Mais tout un jeu de lumière d'une grande rareté (rareté de ce jeu dans sa conception, comme rareté de la lumière dans son intensité) rend trouble, indistincte, peu discernable, la dissociation de la forme sur son fond. Sans parler de la mise en évidence d'une présence d'un corps, dans ce clair-obscur de la porosité des sens. A vrai dire, c'est ce trouble même, cette indiscernabilité, que Solo donne à percevoir.

Cette pièce exacerbe des procédures du regard qui sont à l'oeuvre ailleurs, mais passent généralement peu aperçues. Tout particulièrement il s'agit là de persistance rétinienne. Au Manège de Reims, on a eu la bonne idée de faire précéder la performance de Brice Leroux par la prestation d'un conférencier, à la frange du docte savoir et de l'esprit forain, pour révéler ces phénomènes tels qu'ils sont à la base de l'invention d'un art aussi populaire et commun que celui du cinéma (avec ses enchaînements d'images arrêtées). Mieux : l'exploration chorégraphique eut d'emblée à y voir (c'est le cas de le dire), via les apports de la chronophotographie (Etienne-Jules Marey), etc.

Car dans Solo aussi il s'agit d'exploration chorégraphique. Brice Leroux danse sous nos yeux. C'est minimal, circonscrit, fixe sur une emprise inamovible des pieds au sol. Ce n'est qu'une induction de lois physiques entre micro-balancements du bassin, et jeux compensatoires des membres, dont les articulations seraient des rouages d'horlogeries. Ou plutôt ceux de la marionnette que le danseur devient en partie, mais auto-manipulé.

Car enfin, ce sont bien nos yeux qui tirent tous ces fils. Comment donc dénouer la perplexité exposée au tout début de cet article ? Comment nous situer ? En feignant de tout ignorer de la carrière ultérieure de Brice Leroux, on se convainc que Solo constitue une expérience à vivre inouïe et bouleversante, à conseiller urgemment à quiconque l'ignorerait. Si en revanche on cède à l'effet rétrospectif historique, Solo se perçoit comme fondateur des principes qui connurent, dans les pièces suivantes de Brice Leroux, des développements bien plus grisants enco

SUR DRUM-SOLO

Libération, 15/11/03 – texte de Maïa Bouteillet

Sens en transe

A Paris, le chorégraphe Brice Leroux met notre perception à l'épreuve.

Dans l'embrasement d'un espace laiteux qui va s'éclairant puis s'assombrissant selon d'innombrables variations, le danseur Brice Leroux soumet notre perception à fascinante épreuve. Directe comme le titre (*Drum-solo*), la musique répétitive de Steve Reich frappe sans relâche. Pas de déplacement, un mouvement des hanches, régulier, qui descend dans les jambes, genoux et remonte, ondule, devient rapide, saccadé, et enfin gagne le torse puis le haut du corps, les bras, confinant à la transe. Le danseur paraît de plus en plus lointain, virtuel. À peine une silhouette, une spirale, une flamme qui danse, perd et regagne en énergie. Lorsqu'il fond dans le noir, l'image semble persister. Mais l'a-t-on jamais vue ? Lorsque le théâtre se rallume, tout s'évanouit. (...). *Drum-solo* est une expérience aussi puissante que brève.

Les Inrockuptibles, 12/03 – texte de Philippe Noisette

Brice Leroux explore d'autres champs visuels, entre mécanique répétitive et corps en apesanteur. Miracle ? En ce dimanche de novembre, les spectateurs du théâtre de la Bastille, où Brice Leroux donnait *Drum-solo*, extrait de la trilogie *Continuum*, ne sont plus tout à fait sûrs d'eux, ni de ce qu'ils ont vu ou cru voir. Une silhouette donc, celle de Leroux, prise dans les pans d'une toile de scène et dans le clair-obscur d'une création lumineuse. Un danseur en transe, un corps atomisé. Portée par une évidente composition de Steve Reich, et des percussions comme une pluie d'été sur une forêt de bambous, l'anatomie de Brice Leroux, bras, chevilles, cou, bassin, s'emportait dans des frémissements sans fin.

Une virtuosité effrayante, et par là même d'une beauté rarement vue. (...)

SUR LES AUTRES CRÉATIONS DE BRICE LEROUX

De Morgen, 21/09/02 – texte de Sally de Kunst

Gravitations-quatuor, la dernière chorégraphie de Brice Leroux, relève d'un tout autre registre. Le chorégraphe français n'hésite pas à avoir recours au quatrième mur, ainsi qu'à l'uniformité et à l'anonymat pour créer une ingénieuse illusion d'optique. Dans la pénombre, quatre personnages tournent inlassablement en rond en traînant les pieds suivant un parcours dessiné au sol et offrant d'innombrables possibilités. Le bruit monotone et le rythme hypnotisant des mouvements, ainsi que l'étonnant jeu de lumières, de cercles qui paraissent être tracés au sol par quatre ombres, faussent complètement la perception. Vers la fin de la représentation, sous l'effet de la lumière de plus en plus faible et du choix subtil du tissu des uniformes, les personnages se transforment en poupées de carton, simples silhouettes bidimensionnelles qui finissent par s'estomper entièrement. Du grand art !

Danser, 11/2006 – texte de Gwenola David

Illusions optiques

Etrange Ballet. Hypnotique. Mécanique impassible de bras qui s'immergent doucement dans la pénombre pour n'être plus que des formes lumineuses désincarnées, oscillant, pivotant, suspendues dans la nuit. Rivés au sol, cinq danseurs ne bougent que les avant-bras et calligraphient d'imperturbables géométries par digressions, reprises, réactions et variations de mouvement. Le regard quitte la surface du visible et s'enfonce dans l'infinitésimal, dans les rouages élémentaires de la matière. Jusqu'à effacer figure humaine. Avec *Quantum*, pièce nourrie de physique quantique, Brice Leroux poursuit sa recherche sur les phénomènes de perception et d'illusion d'optique. (...)

Le courrier, 29/05/04 - texte de Marie-Pierre Genecand

La ronde de Leroux dans la carte du ciel

(...) Certaines chorégraphies ne laissent que des images, d'autres laissent aussi des sons. C'est le cas de *Gravitations*, dont la pulsation métronomique des pas sur le sol, de bout en bout de la représentation, suscite la fascination. Car ce ne sont pas des automates qui, dans la semi-pénombre et un froissement de robe, battent la mesure de cette création. Mais bien des danseurs, étonnants de sérénité et de précision. Quelque part entre le derviche et la Geisha, ils entrent dans la ronde de Brice Leroux et dessinent des cercles au gré de leur marche posée. Pour le plus grand plaisir d'un public au bord de la méditation. (...) La dernière chorégraphie de Brice Leroux qui a fait sensation au Théâtre de la Ville, à Paris, est aujourd'hui accueillie à Genève. L'idée ? Dresser au sol la carte d'un ciel dont les constellations sont autant de cercles qui se croisent et se mêlent. Comment ? En invitant ses danseurs à en tracer les contours d'un pas que rien ne saurait perturber. Proposition minimale pour effet maximal. Si on accepte cette logique de la quasi répétition ou de la variation par quarts de ton, on ressort de là avec le sentiment d'un voyage hors l'espace et le temps. Grisant. C'est qu'en plus du son et de l'évolution linéaire, la lumière joue un rôle capital dans cette affaire. Des interprètes, on ne voit que le buste, et encore, que le devant parfois, selon les effets désirés. Ainsi, au vertige du cercle marché s'ajoute celui de la perception tronquée. Comme lorsque les danseurs apparaissent plats comme des cartes à jouer. On en chavire et on se demande si on rêve éveillé. Mais quand la mystification atteint ce degré de qualité et de concentration, quand le tour est joué dans la douceur d'une mécanique si bien huilée, on est enchanté de se faire ainsi baladé.

Libération, 19/12/03, texte de Marie-Christine Vernay

Un "Quatuor" minimaliste et millimétré.

Leroux, une peinture.

(...) C'est un rituel sans aucune connotation liturgique qu'il nous livre jusqu'à la disparition quasi totale des corps. En quarante-cinq minutes de marche, les danseurs s'emparent d'une chorégraphie circulaire jusqu'au vertige. Le noir est presque total lorsque l'on pénètre dans la salle. Il n'y a d'autre musique que celle des chaussons traînant légèrement au sol et son rythme obsédant, délicat. Vêtus d'une tunique blanche et d'une jupe longue noire, quatre personnages gravitent, à la verticale comme des i. La lumière les confond : on ne verra guère les visages. Tout n'est que signes, graphisme. En dessinant des cercles concentriques, ils évoluent sans charger aucun de leurs mouvements, sans rien exprimer que cette folle joie de tourner jusqu'à l'ivresse. Derviches tourneurs minimalistes, ils n'évoluent pas sur eux-mêmes mais offrent des trajectoires construites mathématiquement sur la variation des cercles. Un seul faux pas et ce serait une collision, fatale. Mais non, leur transe connaît bien le chemin et le répétitif opère, envoûte. On eut des chocs esthétiques similaires avec Lucinda Childs par exemple, mais l'objet est ici bien différent. A la construction mathématique hyper-contrainante s'ajoute un effet d'optique hallucinatoire. Sans rien absorber, on assiste à l'évanouissement, les danseurs perdent les quelques reliefs qu'ils avaient pour devenir des figurines en deux dimensions, des sortes de cible à abattre. Jusqu'à ce que l'obscurité les engloutisse presque entièrement. La lumière de salle nous fait signe : ce peut être la fin. On se lève, les danseurs marchent toujours, ne pouvant interrompre brutalement leur danse poison qui les possède et qui les lie dans "un état d'alerte permanent" selon l'expression du chorégraphe. Expérience physique, spirituelle, *Gravitations-quatuor* revisite le minimalisme jusqu'à la transe. On ne peut que saluer la vigilance, le calme et la maîtrise dans cette pièce de la contrainte et de la démesure.

Programme du Théâtre de la Ville (2003) - par Irène Filiberti

Perdre tout sens du temps et de l'espace est une expérience ineffable. *Gravitations-quatuor* s'emploie à cet exercice et y réussit magistralement grâce à une chorégraphie mathématiquement parfaite et une ingénieuse illusion d'optique.

On entre dans un autre monde, exclusivement créée par la marche de quatre danseurs aux silhouettes identiques. Emanations longilignes évoluant dans l'espace à la façon d'un ordre religieux. Enigmatiques visions d'ombre et de lumières qui n'en finissent pas d'inventer des cercles, dans une captivante ronde de gravitation. Mouvement minimaliste qui se répète jusqu'à la disparition des corps. Cette incroyable maîtrise de l'espace et du temps est due au geste de Brice Leroux.

La beauté de sa danse réside dans cette recherche d'une forme de virtuosité qui s'accomplit avec un minimum de paramètres et de moyens. La qualité des gestes est induite par la façon particulière qu'ont les corps d'entrer et de se tenir dans l'espace, la délicatesse du rythme. La force de son travail relève de cette façon posée et obsédante qui domine l'écriture et contraint le corps, explorant avec finesse les sensations qui en découlent, les phénomènes de perception. Il y a de la transe dans *Gravitations-quatuor*. Comme dans toutes les trances, elle obéit à un ordre rituel : ici une écriture implacablement répétitive. Pourtant rien de sec ou de mécanique dans cette mesure. Plutôt l'inverse, une sorte de démesure sereine et vertigineuse. Marche liturgique partagée par quatre corps se tenant immuables dans une verticalité de fil à plomb, mais dont les pas réguliers, répétés, dessinent des cercles à l'infini qui peu à peu hypnotisent. *Gravitations-quatuor* est une sorte d'hymne à la nuit et à sa symbolique la plus spirituelle. Pièce matrice d'un songe qui efface les volumes et libère les corps de leur poids, approchant les profondeurs du vide ou de la matière sensible.

Programme du Théâtre de la Ville (2009) – texte de Jean-Marc Adolphe

Un explorateur de la perception

De certains chorégraphes, on peut dire qu'ils sont de véritables explorateurs de la perception. Brice Leroux a donné forme depuis son premier solo, *Continuum* (1999), à une étonnante constellation de pièces d'orfèvrerie. Les motifs circulaires et les formes elliptiques faisaient clairement allusion au cosmos dans *Gravitations-quatuor*, en 2002 ; tandis que *Quantum-quintet*, en 2006, trouvait son inspiration dans la mécanique quantique. La pénombre, les illusions optiques grâce auxquelles il isole certaines parties du corps et en segmente les mouvements, permettent à Brice Leroux de traduire dans un langage chorégraphique millimétré les rouages invisibles de la matière. En réduisant l'intensité du visible, il élargit en fait d'autres ressources du champ perceptif. Cette expérience sensorielle, qui pourrait être comparée à quelque rituel hypnotique, est reconduite dans *solo #2-fréquences*, dont la précision horlogère est ponctuée par le tic-tac des 100 métronomes du Poème symphonique de György Ligeti. Scansion du temps, vertige de l'image, qui offre à un nombre restreint de spectateurs, la sensation de ressentir physiquement notre appartenance à un univers infini. Nul besoin, dans ces conditions, d'avoir la bosse des maths pour goûter toute la science d'un art qui sait faire danser les particules du vivant, et dont aucune explication ne viendra définitivement tarir le mystère.

Mouvement.net, 13/06/2007 – texte de Gérard Mayen

Nouvelles dimensions de Brice Leroux

Les précédentes pièces de Brice LEROUX ancrèrent les fascinantes et obsédantes compositions répétitives de leurs déplacements sur le plan horizontal du plateau. Le chorégraphe renverse ce dispositif dans sa nouvelle pièce *QUANTUM – Quintet*. Ce faisant, il renouvelle considérablement la sollicitation perceptive du spectateur. Par le biais d'une toile de fond de scène qui joue les miroirs réfléchissants, celui-ci est d'abord confronté à sa propre image individuelle / collective sur les gradins qu'il occupe.

Émerge alors lentement de ce fonds de vision, à la façon d'une apparition surnaturelle, comme une incrustation – et on ne sait par quel mystérieux procédé scénographique – la propre image des interprètes sur scène. Ils sont cinq, alignés, strictement frontaux. Ils ne tardent pas à se dissoudre eux-mêmes presque intégralement, pour ne laisser place qu'à la vue exclusive de leurs avant-bras dénudés.

Mouvement.net, 13/06/2007 – texte de Gérard Mayen

Nouvelles dimensions de Brice Leroux

Les précédentes pièces de Brice LEROUX ancrèrent les fascinantes et obsédantes compositions répétitives de leurs déplacements sur le plan horizontal du plateau. Le chorégraphe renverse ce dispositif dans sa nouvelle pièce *QUANTUM – Quintet*. Ce faisant, il renouvelle considérablement la sollicitation perceptive du spectateur. Par le biais d'une toile de fond de scène qui joue les miroirs réfléchissants, celui-ci est d'abord confronté à sa propre image individuelle / collective sur les gradins qu'il occupe.

Émerge alors lentement de ce fonds de vision, à la façon d'une apparition surnaturelle, comme une incrustation – et on ne sait par quel mystérieux procédé scénographique – la propre image des interprètes sur scène. Ils sont cinq, alignés, strictement frontaux. Ils ne tardent pas à se dissoudre eux-mêmes presque intégralement, pour ne laisser place qu'à la vue exclusive de leurs avant-bras dénudés.

Le Monde, 08/06/07 – texte de Rosita Boisseau

Brice Leroux, l'art de l'hypnose et la perfection du géomètre

(...) *Quantum-Quintet*, plus encore que les spectacles précédents de ce jeune artiste français installé à Bruxelles, maîtrise le jeu de perception, la technologie optique qui semblent bien devenir sa signature. (...)

Mouvement perpétuel

Pendant quarante minutes, un incroyable trafic d'avant-bras se joue devant nos yeux, articulant à toute vitesse des carrés, des parallèles et autres figures géométriques étranges. Les fragments lumineux évoquent tour à tour le ballet d'os, la séance de jonglage, le bas-relief égyptien ou la chaîne des chromosomes. Les recherches de l'art cinétique aussi, avec le mouvement perpétuel des lignes blanches soumises à des changements rythmiques méticuleux.

Devant tant de perfection visuelle, on cherche à disséquer le fonctionnement de l'affaire, mais sans succès. (...) La technique affolante des interprètes, qui ne semblent pas bouger de leur place dans l'obscurité, fascine. Netteté du geste, précision des enchaînements en liaison avec la partition globale de la pièce témoignent d'un lourd travail de mémoire et d'écoute des partenaires.

Happé par les sinusoidales, on finit par oublier les danseurs et leur féroce discipline. On désire alors découvrir le visage des interprètes. Déception. Ils ne viendront pas saluer à la fin du spectacle. L'humilité fait partie de l'exploit.

S'amorce alors un ballet de ces seuls segments corporels. Dix avant-bras composent une infinité de combinaisons possibles, alphabet dansant dessinant des frises, orchestrant des sursauts, dissolvant des fugues, convergeant, dissociant, dans un langage de signes strictement inconnus. Un considérable espace de vertige et de doute se creuse entre ces présences énigmatiques, ces dessins mouvants, ces géométries vivantes, et la bonne vieille salle de bons vieux corps entassés sur leur siège. Une palpitation d'ensemble se perçoit, dans un vide de silence médusé. Alors que la précision lexicale est absolue, la modulation rythmique parfaite, tous les troubles de regard s'installent, où un avant-bras finit par sembler un bâton, sinon une jambe en réduction, ou encore une quille de jongleur, etc, dans un démembré enchanté et réorchestré. Cette expérience est rarissime, ce travail confondant d'exigence. Il repousse certaines limites intuitives dans le registre de ce que l'on peut, de ce que l'on veut, que l'on sait, ce que l'on croit, ce que l'on penserait, ce que l'on imaginerait, ce que l'on souhaiterait, ou désespérerait (de) voir

CONTACTS PRODUCTION

Léonor Baudouin

Secrétaire générale

l.baudouin@manege-reims.eu

+33 (0)6 20 46 12 70

Camille Baby

Chargée de production et d'administration

c.baby@manege-reims.eu

+33 (0)3 26 47 93 89

www.manege-reims.eu